



passa  
porta



het  
beschrijf



entrez  
lire

## LECTURE PASSA PORTA 2010

### Afrique et Asie : l'histoire d'une rencontre

J'écrivis mon deuxième livre sur le Congo dans une maison au bord de l'eau, à la périphérie de Kisangani. C'était à la fin des années quatre-vingt-dix, la ville était aux mains des rebelles congolais et de leurs alliés rwandais et ougandais ; des enfants-soldats déambulaient le long des immeubles délabrés entre lesquels poussaient de hautes herbes. La maison était située derrière une usine textile qui avait connu des jours meilleurs. Peu avant, elle s'était trouvée en ligne de front. Le jardin était sillonné de traces de pneus à chenilles et sur la rive, la terre avait été retournée : des soldats ougandais y avaient enterré lors des combats deux de leurs collègues dont les corps avaient entre-temps été rapatriés.

J'y passai onze mois à écrire. Une pintade couvait ses œufs dans une caisse à munitions vide ; sous un buisson, le jardinier découvrit une botte en caoutchouc et, à la recherche de la deuxième, il buta sur le viseur d'une mitrailleuse. L'endroit où avaient reposé les soldats tombés s'embroussillait.

Dans cette ville de guerre surgirent deux jeunes Indiens, deux frères qui venaient de Dubaï et ouvrirent un magasin dans le centre poussiéreux – un modeste négoce où flottait, entre le riz, le sucre, le lait en poudre et les allumettes, une odeur de savon bon marché. Sachin et Vishal n'avaient rien de l'Indien lent et morose qui, dans À la courbe du fleuve de Naipaul, atterrit à Kisangani et s'y empêtre désespérément dans des intrigues locales. C'étaient d'énergiques trentenaires et leur magasin était un poste d'observation, un lieu d'où ils étudiaient le marché. Ils avaient une grande mobilité sociale, connaissaient les diamantaires locaux et se

lièrent avec les Indiens de la monuc, la force de paix de l'ONU. Parfois, l'un d'eux partait à Dubaï où habitaient leurs familles, l'autre s'occupait alors du magasin.

Quand son frère aîné n'était pas là, Vishal se sentait seul et venait de temps à autre me voir. Par une fin d'après-midi, nous étions assis au bord de l'eau et observions les riverains rentrant chez eux dans leurs pirogues couvertes. Bien vite, la forêt tropicale sur l'autre rive se profila comme une silhouette massive sur le ciel bleu foncé, les pirogues furent avalées par les ténèbres et les grillons se mirent à chanter autour de nous. Les cris perçants des singes et des perroquets sauvages résonnaient dans la forêt.

« Dis, y a pas de serpents ici ? » demanda Vishal légèrement angoissé. Je ris. « Mais non, on vient de faucher l'herbe. » Je n'avais vu qu'une fois un petit serpent vert frémissant dans l'herbe. Le jardinier le tua d'un seul coup de machette et l'emporta chez lui dans un seau pour le manger. La femme d'un employé de l'usine avait un jour été mordue par un serpent alors qu'elle rentrait à la maison par un sentier isolé, mais en général les serpents étaient peureux – ils évitaient les hommes.

« Ce n'est pas de ce genre de serpents que je parle, dit Vishal d'un ton hésitant, je pense aux anacondas. Ils sont très gros, ceux-là, et mesurent au moins cinq mètres. Ils sautent de l'eau comme une flèche, s'entortillent autour de ton corps et t'étouffent. »

Anacondas, cobras, pythons – ils passèrent tous en revue ce soir-là et bien que Vishal ne voulût pas se dégonfler et restât crânement assis à côté de moi, il s'était imperceptiblement mis à chuchoter.

Je dus souvent repenser à cette scène au bord de l'eau au cours des années suivantes. Au début, Vishal et son frère avaient fait du commerce sur la côte est ; prudemment, ils s'étaient enfoncés dans le continent africain. Dans le centre de Kisangani, ils se sentaient plus ou moins en sécurité, mais en dehors s'étendait un monde inconnu, effrayant. Et pourtant, ils étaient venus. Tandis que les entrepreneurs blancs avaient quitté la ville et que seuls l'ONU et des ONG occidentales semblaient encore prospérer dans cet environnement, Kisangani était pour les deux frères une ville pleine de challenges économiques.

C'était la première fois que, au cœur de l'Afrique, j'entrais en contact avec l'Asie en mutation décrite de manière si percutante par le diplomate indien Kishore Mahbubani dans son livre *Le Défi asiatique*. Le vent de libéralisation qui avait saisi l'Asie commençait à souffler sur l'Afrique et bientôt, de plus en plus d'Asiatiques apparaîtraient dans le paysage congolais. Mais chez les Congolais aussi, un mouvement s'amorçait.

Riviera – le nom du nouveau café-restaurant bourdonnait dans la ville. Au-dessus des miroirs du bar et du mobilier clinquant, des ventilateurs brassaient l'air moite. Le propriétaire congolais se pavanait ; il avait choisi à Dubaï la décoration intérieure qui avait ensuite été embarquée à destination du Kenya et transportée par camion jusqu'au Congo.

La guerre avait coupé Kisangani de la capitale, donnant naissance à de nouvelles routes commerciales. Odia, un ex-militaire qui ne craignait pas les rebelles, faisait ses achats en Ouganda et au Rwanda, les pays limitrophes du côté est, puis prit un jour l'avion pour Dubaï, une longue liste de commissions et l'argent d'une dizaine de collègues en poche. Les hommes d'affaires de Kinshasa qui avaient eu jusque là le monopole des voyages vers l'Est furent étonnés. « Quoi ? dirent-ils, Kisangani aussi est arrivé à Dubaï maintenant ? »

En cours de route, Odia entendit parler d'une destination plus lointaine encore : Guazou, Guanzou – il ne savait pas exactement comment ça se prononçait mais il avait discuté avec plusieurs mamans commerçantes qui y étaient allées. Je mettrai un certain temps à comprendre qu'il s'agissait de Guangzhou, la métropole chinoise du delta de la rivière des Perles, mieux connue chez nous sous le nom de Canton, le grand port du sud avec son hinterland d'usines.

À partir de ce moment, l'Asie commença à jouer un rôle dans mes pensées sur l'Afrique noire. Depuis que j'y prêtais attention, je voyais l'Asie partout. Un ami congolais avait étudié à Pékin dans les années quatre-vingts, un autre avait souvent voyagé en Chine comme journaliste avec le président Mobutu et s'y rendait parfois en vacances. « En vacances ? – Oui, oui, dit-il, là au moins, je ne risque pas de tomber sur un douanier flamand qui refuse de me parler en français, comme ça m'est arrivé récemment à Zaventem. »

Avec les années, je me suis accoutumée aux relations compliquées entre les Africains et leurs anciens colonisateurs. Quand nous nous voyons, nous regardons involontairement dans le miroir de l'histoire – ce qui brouille parfois notre vision de l'avenir. Alors que les portes de Fort Europe se referment, les frontières asiatiques s'ouvrent. Y aurait-il là, bien loin du regard blanc, bien loin de l'amertume et des reproches noirs, une nouvelle chance pour les Africains ? C'est dans cette idée que je partis au printemps 2009 pour Dubaï.

\*

Je retrouvai Sachin et Vishal à Deira, le vieux centre de Dubaï. Dans leur boutique, des thermos, des lampes à pétrole, des batteries de cuisine, des bottes en caoutchouc, des ballons de foot, des boîtes d'huile pour moteur, de biscuits secs et de sardines s'entassaient jusqu'au plafond. Tout un fourbi que je connaissais bien – pour l'avoir vu en Afrique. La boutique était la vitrine de leur commerce de gros : tout ce qui s'y étalait, les deux frères pouvaient vous le livrer en quantité.

À Kisangani, me raconta Sachin, il avait reçu la visite d'un ami indien. L'homme constata que son magasin marchait bien, mais il gardait néanmoins l'air soucieux. « Que veux-tu au fond, demanda-t-il à Sachin, un grand morceau du petit gâteau – le Congo – ou un petit morceau du grand gâteau – le monde ? »

Sachin avait fermé boutique à Kisangani. Entre-temps, l'empire des deux frères s'était considérablement développé : ils faisaient fabriquer en Chine leur propre marque de motos et de vélos pour l'Afrique, et avaient aussi des affaires en Inde. Vishal voulait aller prospecter le marché à Mogadiscio et à Bassorah. « Les gens apprécient que tu viennes à eux en des temps difficiles, dit-il, tu cultives de la sympathie dont tu peux profiter en des temps meilleurs. »

Ils avaient emmené de Kisangani leur fidèle employé, Albert, un pentecôtiste congolais qui ne fumait ni buvait. Tandis que les deux frères négociaient avec leurs agents et fournisseurs dans une multitude de langues, Albert faisait le tour des hôtels et restaurants des environs en quête de clients africains.

Je me postai dans le magasin de Sachin et Vishal et me glissai d'une histoire dans l'autre. Tantôt je faisais un bout de chemin avec Albert et m'attardais chez

Antoine, un sombre Libanais, ancien directeur d'usine, que la crise avait chassé vers Dubaï où il vendait à des clients africains des costumes et des chaussures à bout pointu made in China. Tantôt je flânais dans Deira avec la commerçante congolaise Anne, qui était venue faire un brin de causette avec Albert, entre deux commissions.

Anne avait deux magasins dans la ville minière de Lubumbashi. Les affaires n'allaient pas bien, elle n'avait pas beaucoup d'argent, mais elle craignait qu'il s'épuise si elle n'en faisait rien. Elle était venue à Dubaï avec trois autres commerçantes pour y remplir ensemble un conteneur. Avant, elle prenait sans problème deux conteneurs à elle seule mais, depuis la crise, tout le monde faisait du groupage.

Nous visitâmes la boutique fabuleuse de Hussein, un vieillard barbu originaire du Rajasthan, qui régnait tel Neptune sur une mer de perles chatoyantes, d'épingles à cheveux et de maquillage. Le bâton de rouge à lèvres coûtait vingt centimes d'euros, le tube de mascara douze centimes. Tout cela venait, dit Hussein, de la ville chinoise de Yiwu où les gens avaient de petites usines à domicile. Anne sortit sa calculatrice, acheta après quelques négociations soixante exemplaires de chaque, plus des perles et des épingles à cheveux, et reçut en prime un petit poudrier avec miroir.

Elle croyait que la crise ne régnait qu'à Lubumbashi, mais elle découvrait peu à peu qu'à Dubaï aussi, les affaires ne marchaient pas bien. Ça la consolait, mais la troublait tout autant. Dans les magasins, les marchandises étaient les mêmes que la dernière fois, il y avait peu de nouveautés, et pourtant les vendeurs refusaient de baisser les prix. « Toi qui es écrivain, dit-elle, sais-tu qui est parti avec l'argent du monde ? » À Lubumbashi, elle avait entendu dire qu'un escroc américain avait déguerpi avec des milliards de dollars. Était-ce lui la cause de la crise ?

Nous prîmes le bus pour le parc à conteneurs, avec des hommes d'affaires congolais qui avaient appris l'anglais dans l'avion. Du business English, comme ils disaient – une langue à laquelle j'avais amplement été initiée en compagnie d'Anne. Chez un Iranien, elle s'était approvisionnée en riz pour sa famille. « I want rice. – What you want, Indian rice, Pakistani rice ? demanda l'Iranien. – I want cheap rice. – Cheap, cheap ? – Yes, cheap, cheap. »

Toutes les marchandises avaient été livrées au parc à conteneurs. Le mot que j'y entendis le plus était « chomeka ! » Les commerçantes le criaient dès

qu'apparaissait entre deux cartons un vide qu'il fallait remplir de tee-shirts ou de foulards, pour ne pas perdre la moindre place.

Après avoir fermé leur conteneur, Anne et ses amies empaquetèrent dans la chambre d'hôtel qu'elles partageaient à elles quatre les soixante-dix kilos de bagages autorisés par personne dans l'avion. Bien vite, la chambre fut pleine de boulettes de papier, de cintres et d'emballages vides, car tout voyageait sous sa forme la plus nue. Je les accompagnai jusqu'à un pick-up chargé de cartons, et pris ensuite moi-même l'avion pour la Chine.

\*

C'est avec une légère appréhension que j'entrai au Tianxiu Building, dans le quartier africain de Guangzhou, une ruche bourdonnante de boutiques où on trouve de tout, des tresses artificielles à l'électronique. Mais là continua l'histoire qui avait commencé à Dubaï. À la porte d'un magasin pendouillait une guirlande de petits miroirs vert toxique comme David, mon guide dans les hauts plateaux de l'Est du Congo, en avait possédé un : miroir d'un côté, brosse à cheveux de l'autre. Dans un magasin de jouets, derrière un ordinateur pour enfants qu'il voulait acheter pour sa fille, je rencontrai Sekna, un commerçant malien habitant Brazzaville. L'obligeant boutiquier chinois lui avait glissé un mode d'emploi en français, mais Sekna fixait le papier d'un air désorienté : il ne savait pas lire.

Le même soir, Sekna et moi étions attablés au restaurant malien de maman Badialo, au dix-huitième étage, dominant la ville illuminée où la circulation faisait rage sur un enchevêtrement d'autoponts. Au mur, sur un écran tv, le groupe guinéen Bembeya Jazz jouait une musique familière.

Le téléphone de Badialo ne cessait de sonner : des hommes d'affaires maliens se commandaient à manger depuis leur chambre d'hôtel dans les environs. Un groupe de Chinois attendait sur une rangée de chaises. Chaque fois qu'une commande était prête, l'un d'eux l'emportait et disparaissait dans la nuit.

Je mis un temps à comprendre ce qui se passait. « Quoi, des coursiers chinois livrent la nourriture ? – Mais naturellement, dit Sekna. Ils viennent de la brousse, ils sont contents de pouvoir gagner un peu d'argent. »

D'un pas assuré, Sekna marchait dans Chocolate City, le quartier africain de Guangzhou, passant devant des mendiants chinois handicapés qui se déplaçaient sur des planches munies de roulettes, sur lesquelles était ficelé un magnétocassette diffusant de plaintifs versets du Coran. Sekna observait en silence. Avant, les gens étaient si pauvres ici, dit-il, c'était inimaginable. « Quand le président Modibo Keita visita la Chine dans les années soixante, les Chinois avaient tellement faim qu'ils se mangeaient entre eux, tu le savais ? Modibo apporta de l'or et des mangues à Mao. Tu n'as pas vu les petites mangues qu'ils vendent ici ? Elles viennent à l'origine du Mali. »

Dans les ruelles de l'autre côté de l'immeuble Tianxiu défilait une foule bigarrée : femmes nigérianes coiffées d'élégants mouchoirs de tête, un bébé attaché sur le dos ; commerçants égyptiens accompagnés de leur interprète chinois ; Sénégalais en étincelants boubous blancs ; et au milieu de tout cela, un jeune couple chinois, habillé très tendance, contemplant avec curiosité toute cette vie autour d'eux. C'était un fourmillement d'hôtels bon marché, d'étals de fruits, de salons de massage et d'officines de manucure. Dès qu'ils apercevaient la police, les marchands ambulants repliaient les couvertures avec leur camelote ou se mettaient à déambuler avec leur tringle à habits sur les épaules.

Faire des affaires obsédait Sekna : si je lui donnais une pastille à la menthe, il la goûtait soigneusement, voulait savoir d'où elle venait, examinait le papier – en pensées, il voyait déjà naviguer vers l'Afrique un conteneur de 40 pieds chargé de cette marchandise. « Toi et moi, dit-il, on pourrait faire de bonnes affaires ensemble. – Mais je suis écrivain, protestai-je. – Et pourquoi ne pourrais-tu pas faire deux choses à la fois ? – Mais je ne connais rien au commerce. – Et alors, quelle importance ? Je peux te montrer le chemin ! »

Sekna avait une montre à trois fuseaux horaires. Il appuyait parfois sur un des boutons et se mettait à téléphoner : trois heures de l'après-midi à Guangzhou, c'était neuf heures du matin à Brazzaville – l'heure de faire le point avec son cousin qui s'occupait de son magasin. Une nuit, nous atterrîmes dans une gargote où un couple ouïgour servait du pigeon grillé. Autour de nous, toutes les tables étaient occupées et tout le monde téléphonait : de l'autre côté de l'océan Indien, la journée de travail touchait à sa fin.

L'anthropologue anglais Gordon Mathews, qui étudie une communauté similaire dans les Chungking Mansions à Hong-Kong, parle de low-end globalization. C'est un terme frappant : devant mes yeux surgit aussitôt l'image d'une énorme bête à la longue queue battante, à laquelle se sont vaillamment accrochés les plus défavorisés de la terre. Soulevés dans les airs, ils regardent autour d'eux – ils voient tout.

Depuis que Sekna avait découvert Guangzhou, ses affaires marchaient bien. Mais la Chine devenait chère, dit-il, certains commerçants commençaient à se rabattre sur les pays voisins. Une semaine après notre rencontre, il prit l'avion pour la Thaïlande : des histoires intéressantes circulaient sur ce pays.

Ching était un Chinois ambitieux et intelligent de 23 ans qui avait étudié l'anglais et rêvait d'aller travailler à l'étranger. Il venait d'une famille pauvre ; sa mère était divorcée. Il avait postulé un emploi d'interprète dans une compagnie minière chinoise au Congo. « L'Afrique est ma seule chance, dit-il, c'est la voie des desperados qui veulent prendre des risques pour devenir riches. »

Un dimanche, nous nous promenions dans les collines derrière le campus universitaire. En chemin, Ching me raconta que sa mère s'opposait violemment à son projet de partir en Afrique. Elle avait peur. Ses oncles lui téléphonaient sans arrêt pour lui dire que son départ la tuerait. Il n'était plus si sûr de vouloir partir.

Nous montâmes au sommet de la plus haute colline et mangeâmes ensuite dans un restaurant coréen. Il était déjà tard lorsque je rejoignis mon logement à l'autre bout de la ville. Le taxi traversait le quartier africain de Guangzhou. Au coin d'une rue, un Africain téléphonait en faisant de grands gestes. Plus loin, deux hommes coltinaient sur le trottoir des sacs lourds comme du plomb. Un immense sentiment de tristesse m'envahit. Tout ce trimplage d'un continent à l'autre – l'Afrique ne pouvait-elle donc rien faire elle-même ?

Ça avait commencé à me tenailler quelques jours plus tôt. J'étais tombée sur le propriétaire du bar-restaurant Riviera de Kisangani. Son frère et sa femme aussi étaient là. À nous cinq, nous étions allés à Foshan, la ville du meuble, où ils avaient choisi des ensembles de salon, des tables, des sanitaires et des carrelages pour les hôtels qu'ils étaient en train de construire au Congo. Je pensai au long voyage que



feraient les marchandises avant d'atteindre leur destination, d'abord par voie d'eau puis de terre, aux problèmes à la douane. Et ça, alors que le bois dont étaient faits certains meubles venait peut-être bien du Congo.

Les semaines précédentes, j'avais basculé comme en rêve d'une histoire dans l'autre. « La plupart des gens quittent une pièce par la porte, m'avait dit un Africain, nous, nous sortons par le mur s'il le faut. » Le mouvement, l'énergie, l'optimisme me fascinaient. Mais je commençais à en voir le revers. Le temps était venu d'élargir ma perspective, de découvrir de nouveaux horizons.

\*

À la manière dont Sachin et Vishal explorèrent l'Afrique à l'époque, je parcourus la Chine dans les mois qui suivirent. Prudemment : d'abord les villes de l'Est, puis l'intérieur du pays. Je repartirai bientôt. Je rencontre des étudiants africains, des chercheurs chinois, j'assiste à des conférences où des Africains, des Chinois et des Occidentaux entrent parfois sérieusement en conflit.

Je me rends compte qu'il est impossible de comprendre la relation entre l'Afrique et la Chine sans approfondir ses aspects économiques et politiques, mais ce que je recherche en tant qu'écrivain, c'est l'histoire derrière cette rencontre, son impact sur la vie des Africains et des Chinois.

« Quand je visite le Louvre ou le château de Versailles, je me sens intimidé, déclara un Rwandais dont la première visite en Chine remontait à 1995. Toute cette histoire – nous ne pourrions jamais la rattraper. Mais quand je regarde l'évolution qu'a connue la Chine au cours des dernières décennies, je pense : Pourquoi ne pourrions-nous pas faire de même ? »

Un Africain qui conseille ses compatriotes pour l'achat de machines chinoises me raconta : « Autrefois, au mot usine, les Africains pensaient tout de suite à des grosses machines allemandes autour desquelles il fallait construire un bâtiment de trois étages. Actuellement, pour 5 000 euros, tu peux acheter une petite unité industrielle et assembler dans ton salon des téléphones mobiles, ou fabriquer du dentifrice, du jus de fruit ou des canettes de soda. La Chine a démocratisé l'industrie pour nous. »

Le contact avec la Chine fait réfléchir les Africains, mais les réflexions des Chinois sur les Africains ne sont pas moins intéressantes. En compagnie d'un groupe d'enseignants et d'étudiants chinois, je pris le train de nuit de Pékin à Xiangtan où se tiendrait une conférence sur le droit africain.

Quatre couchettes par compartiment – après avoir dormi fraternellement ensemble, Li Baoping, le sympathique prof chinois d'histoire africaine à l'université de Pékin, vint s'asseoir à côté de moi et demanda si j'avais déjà voyagé en train en Afrique. « Bien sûr, dis-je, et vous ? » Il fit oui de la tête. Quelques mois auparavant, il avait pris le train au Cameroun, entre Yaoundé et Douala. « Et alors ? » Il se mit à rire sous cape. « J'y ai rencontré la corruption camerounaise. »

Le contrôleur de service décida que son visa n'était pas en règle. Pourquoi Li Baoping avait-il dit qu'il était touriste alors qu'il avait un visa d'affaires ? S'il voulait bien le suivre. Dans le couloir, le contrôleur dit qu'il devrait l'emmener voir son chef, mais si Li Baoping voulait, ils pouvaient régler ça entre eux.

« Tu n'as pas honte ! » cria-t-il lorsque le Chinois lui refila une pièce de 500 cfa – un euro. Il voulait au moins dix fois plus.

« Un de mes amis qui habite aux États-Unis, protesta Li Baoping, gagne sept dollars de l'heure en travaillant, et moi, je vous ferais gagner dix dollars en moins de temps sans que vous fassiez rien ? L'ambassade camerounaise m'a donné un visa en tant que professeur. Pourquoi ne pourrais-je pas être touriste durant mon temps libre ? Vous offensez les autorités de votre pays par votre conduite. »

Le contrôleur rouspéta qu'il ne faisait que son devoir. « Nous avons jadis en Chine un philosophe qui s'appelait Confucius, poursuivit Li Baoping, il disait : "Tout le monde veut gagner de l'argent, c'est normal, mais faisons-le de manière honnête." » Pendant tout ce temps, le passeport de Li Baoping se trouvait dans la poche de poitrine de l'homme, qui le lui rendit maintenant en disant : « Fous le camp ! »

Confucius dans un train au Cameroun, voilà qui nous change de l'Évangile du Christ ou de la doctrine de Mahomet.

Après l'Afrique, la Chine me semble un tapis tissé de motifs délicats. Prenons ce voyage en train pour aller à une conférence dans l'intérieur du pays : dès que je fais partie du groupe, je ne dois plus me soucier de rien. Par après, il m'arrive encore de

me sentir déboussolée. Et maintenant ? Mais bien vite se présente un nouvel événement. Train, bus, électricité, Internet – tout fonctionne.

Dans le tapis africain, il y a beaucoup de trous qui ont été ravaudés par une maman laborieuse : à force de tours d'adresse, les gens manœuvrent d'un côté à l'autre. C'est bon de se retrouver après cela dans un monde plus ordonné. Et pourtant. Dernièrement, j'assistai à Guangzhou au culte d'une secte africaine. Lorsque les chaudes voix rythmées du chœur congolais jaillirent dans la salle, les larmes coulèrent sur mon visage.

Je pagaie dans le paysage chinois, m'accrochant fermement à ma pirogue africaine. Les histoires dégringolent dans mon embarcation. Li Shudi, un prof d'histoire de l'art de la ville chinoise de Kaifeng, partit au début des années quatre-vingt-dix en Afrique du Sud pour y travailler dans une usine taïwanaise de tapis. Il ne parlait pas un mot d'anglais et la nuit, quand tous étaient rentrés chez eux, il dormait sur une planche dans le bureau de l'usine. Les premiers mois, il se sentait si seul qu'il vidait chaque soir une bouteille de vodka bon marché. Il la partageait parfois avec le veilleur noir assis à la grille, enveloppé dans une couverture. Sans un mot, ils fixaient le feu de bois grésillant que l'homme avait allumé, la lune et les montagnes dans le lointain.

Entre-temps, Shudi est revenu en Chine et donne cours à l'Académie des Beaux-Arts de Jinhua. Un soir, il projeta sur le mur blanc de son living des photos de sa famille. Son père avait enseigné l'histoire de l'art, tout comme lui. Pendant la Révolution culturelle, il s'était tellement fait injurier et battre par ses collègues et ses étudiants qu'il s'était pendu. Shudi avait alors quatorze ans.

Il faisait noir dans la pièce, le projecteur bourdonnait. Une photo du père de Shudi jeune homme, la tête droite, riant. Une photo de sa mère à une époque plus heureuse, allongée dans l'herbe, amoureuse. Le petit Shudi, debout dans un trotteur vieillot, vêtu d'un tablier décoré d'un lapin, une fleur à la main. Puis de nouveau son père, l'air sérieux cette fois, le regard tourné vers l'intérieur, presque apeuré.  
« C'était quelques mois avant sa mort. » La voix de Shudi rendait un son compassé.

Je regardais les photos en silence. Shudi voulait-il fuir ses souvenirs douloureux, était-ce pour cela qu'il était parti en Afrique du Sud ? Mais il était revenu. « Ça ne va pas bien là-bas, dit-il, le président Zuma ne m'inspire pas confiance. » Il s'était

réconcilié avec son passé chinois. « Mais parfois la Chine moderne m'abasourdit tellement que j'ai la nostalgie de la solitude de mes premiers mois en Afrique du Sud. » Je scrutai son visage dans la pénombre. Ce qu'il venait de dire semblait lui-même l'étonner.

Quand je pense à mes huit premiers mois à Dubaï et en Chine, je vois devant moi un auditoire rempli de gens. Certains visages commencent à me devenir familiers, certaines voix couvrent les autres. En tant qu'Européenne, descendante d'un peuple qui colonisa l'Afrique, être témoin des relations entre des peuples qui n'ont pas d'histoire coloniale en commun, est une expérience singulière.

Sekna, le Malien qui ne sait pas lire mais n'a pas peur de prendre l'avion pour la Chine, Shudi, le Chinois qui après des années en Afrique du Sud essaie de trouver sa voie dans la Chine nouvelle – jusqu'il y a peu, leurs vies échappaient à mon regard d'Occidentale, maintenant ils sont omniprésents dans mes pensées. Même si leurs routes ne se croisent pas, leurs rêves s'accrochent les uns aux autres. La bête de la globalisation les a soulevés : ils ne rentreront plus jamais vraiment chez eux. Dans le lointain commencent à se profiler les contours d'une histoire.

Lieve Joris

Traduction française de Marie Hooghe

Lecture à l'occasion de l'ouverture de la saison 2010 de la Maison Internationale des Littératures Passa Porta, Bruxelles, 24.09.2010 [www.passaporta.be](http://www.passaporta.be)

ORG: PASSA PORTA, HET BESCHRIJF, ENTREZ LIRE, CANVAS,  
UITGEVERIJ AUGUSTUS

